

Un témoin

Fernand Ouellette

Volume 16, numéro 3 (93), mai-juin 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellette, F. (1974). Compte rendu de [Un témoin]. *Liberté*, 16(3), 119-123.

Littérature allemande

UN TÉMOIN*

Peter Schwiefert, demi-juif de vingt ans, quitte Berlin à la fin d'octobre 1938, afin de ne pas servir le Reich dans l'armée. Sa mère, de plus en plus terrorisée, divorce de son troisième mari, et va s'établir en Bulgarie. L'un, solitaire à Lisbonne, se « convertit » au judaïsme ; l'autre, à l'Eglise orthodoxe. Dès la première lettre du 6 décembre 1938, Peter conjure sa mère de ne pas maudire son judaïsme. La mère, tant aimée et admirée, ne comprend rien à ce fils qui veut absolument affirmer son identité juive. Pourtant né de père allemand, c'est à la nationalité allemande qu'il renonce, quand l'*Ordre nouveau* s'en prend aux Juifs comme à des « chiens ». Or, Peter n'est pas croyant. Il est même aussi étranger au judaïsme qu'il l'avait été au christianisme. Il écrit le 19 mars 1939 :

Il n'y a à mon avis aucune institution qui ait créé autant de difficultés que l'Eglise au besoin de l'homme d'aller à Dieu, en d'autres termes de vivre avec lui et en lui, d'être aussi près ou loin de lui que de sa propre vie intime. Une société qui prêche la colère de Dieu et la crainte qu'on doit éprouver devant lui est pour moi incapable de dire, ne serait-ce que d'une façon sommaire, ce qu'est le divin[...]. Car Dieu est l'un de ces êtres étranges, qui n'aiment pas, mais peuvent seulement être aimés.

Ce qui apparaît dans la transparence de sa conscience, c'est un nouveau type d'homme. Peter est d'une autre humanité, cette humanité nouvelle qui, acculée au désespoir, se dresse

* *L'Oiseau n'a plus d'ailes*... Les lettres de Peter Schwiefert présentées par Claude Lanzmann, collection Témoins/Gallimard, Paris, 1974.

afin de poser comme un absolu le problème de son identité indélébile. Voilà la trame de cette correspondance troublante et lumineuse.

Pourquoi se convertir au judaïsme, quand tout Juif est pourchassé, maudit dans son essence d'homme, et non plus de croyant comme sous l'Inquisition ? (D'ailleurs Peter sera emprisonné, dès que Hitler demandera à Salazar de ratisser les Juifs.) Peter répond :

Je suis parvenu à cette conclusion que je dois le faire, pour des raisons à la fois de clarté et de propreté. Je suis Juif, je suis des vôtres et je veux aussi le signifier extérieurement [...].

Je ne veux pas m'effacer ou me laisser effacer plus longtemps [...].

Cette conversion n'est pas religieuse [...]. Mais le judaïsme en tant que tel est la seule forme de l'existence juive et je n'ai aucune possibilité de l'attester d'une autre façon [...].

Si cette déclaration est jugée valable à Berlin, on inscrira la lettre « J » sur mon passeport et je recevrai le prénom d'Israël. Je serai ainsi un émigrant définitif et ne pourrai plus retourner en Allemagne. En outre, dans quelque temps, la nationalité allemande me sera retirée.

Il ajoutera le 13 février 1939 :

Il y a une seule chose qu'il [le Juif] ne peut pas faire. Dire : je ne suis pas celui que vous croyez [...]. Et cette proclamation de mon être-juif est pour moi et en moi ce que je peux imaginer et sentir de plus absolu, de même qu'en dehors de moi Dieu, le divin, n'est pas quelque chose auquel on puisse répondre par oui ou par non, s'en tirer simplement par un « j'y crois » ou un « je n'y crois pas ».

Alors que tout dérive, que tout est emporté par la débâcle du prétendu *Ordre nouveau*, Peter se concentre en manifestant ce qui est pour lui le dernier noyau d'identité irréductible, la dernière raison d'être homme. Qu'il est fragile ce noyau d'être sous la pression d'une histoire gouvernée par la haine, la bêtise réunies dans une puissance monstrueuse et démesurée ! Que se passe-t-il dans cette Allemagne de 1939, dans cette Europe exsangue, désertée par tout ce qui a fait sa dignité, ce qui a

fait la qualité de la quête occidentale ? Peter fixe son regard sur elle avec une lucidité digne de Rimbaud.

Oui je voudrais être Rimbaud, partir pour l'Afrique ou pour n'importe quel autre pays inconnu, lointain ; vivre là-bas et oublier tous les petits et grands nonsens, absurdités, infériorités, présomptions, suffisances, tout cet édifice pompeux de mensonge, surestimation, convention, mesquinerie, ridicule, violence et crime qu'on appelle Europe, cette machinerie raffinée qui tue et massacre à chaque tour qu'elle fait et dont chaque pièce — qu'on la nomme société, ville, Etat, civilisation, que sais-je encore — est un abîme de fausseté et de non-valeur, rien d'autre qu'un cadavre parce qu'on a assassiné en lui le dernier espoir.

Quand Peter se tourne vers son noyau d'identité, qu'il rejette ce qui n'a plus d'identité, ce qui n'a plus d'absolu, il sait déjà qu'il a sauté le mur du pourrissement, de l'absence de valeurs. En s'affirmant lui-même, c'est bien un nouvel homme qui surgit. Il monte de sa racine primordiale. Rien moins que douteux. Il se dit Juif pendant que la bassesse « fait loi ». Ce que l'on nomme l'*Ordre nouveau* n'est qu'une catastrophe de l'humain. Les hommes même raisonnables sont domptés.

[...] après un temps suffisant de « mise en condition », [ils] sont tentés, conformément à leur grand modèle, de placer en haut ce qui est en bas et de ne plus connaître les valeurs humaines et éternelles.

Quel renversement indicible ! C'est de cet enfer, de cette dégradation que Peter se détache. Il est celui qui a fait le saut. Dorénavant, il vivra selon des « mesures nouvelles ». Comme elle s'effondre la belle objectivité des assassins, guerriers, médecins et fous, de la grande scène du nazisme !

Il est mauvais, écrit-il, il est suspect, il est au plus haut point dangereux d'être joyeux en Allemagne[...] L'objectivité est un poison quand triomphe la souffrance. Nous ne devons pas nous taire[...] C'est à cela et à cela seulement que nous devons penser [...]

C'est ce que Peter veut dire par être « distingué » et « en humanité ». Etre « en humanité », c'est être Juif au moment où l'on serait tenté de rentrer sous terre en fuyant les meutes. Peter a raison : on ne peut pas se tirer d'affaire en ces temps de bestialité. On ne doit pas pactiser avec les déchainés, mê-

me en se taisant. Il faut très calmement franchir le seuil du Consulat d'Allemagne, à Lisbonne, et leur hurler : Je suis Juif ! Je secoue mes sandales sur l'Allemagne, *mon* Allemagne, parce qu'elle n'est plus l'Allemagne de l'aventure humaine. *C'est moi qui vous renie.*

Car celui qui se laisse seulement aller à débattre de la valeur du « nouveau » n'est déjà plus des nôtres.

(En d'autres mots, Thomas Mann avait noté : « Ce n'est pas une pensée ni un mot, il ne rend pas un son humain — c'est un grognement de bête. ») Maintenant que j'ai choisi de vous renier, que je m'agrippe à une autre conscience de l'homme, vous ne pourrez plus m'atteindre même en me réduisant à la cendre. Je suis d'une autre humanité, vous n'arriverez jamais à me cerner. Un jour, je reviendrai à Berlin. L'humanité reviendra à Berlin afin de recouvrer ses droits. Vous rendrez compte de votre déshumanisation. Vous me rendrez raison. S'il y a une pureté, c'est bien celle de Peter. (Les généraux du Chili qui se prétendent purs, et leurs semblables, ne sont que des pantins des cavaliers de l'Apocalypse.) Regardons sa photo.

C'est à ce niveau que se situe la tension entre la mère et le fils. Sa mère dira qu'il veut « l'impossible contre toute raison ». Il s'agissait bien de raison quand la déraison tyrannisait ! Est-il la « dupe des grands mots » ? Durant quatre ans il fera la guerre dans les rangs des Forces Françaises Libres, et mourra quelques mois avant la fin de la guerre, le 7 janvier 1945, en Alsace. Dès l'instant où il fut ébranlé par sa lucidité et pas sa sincérité, il devint victime. Il est la victime de l'*identité*. Le croyant de son noyau d'homme — lequel a fait qu'il est venu au monde d'une mère juive et d'un père allemand —, l'homme entier se sacrifiera à ce qui en lui était nié, avili. Contre les fascistes, il pose l'évidence de la totalité, car tout fascisme, par définition, s'attaque à l'unité, à l'entièreté de l'humain. Peter rassemble, dans un mouvement intense qui appelle la totalité, ce qui fait qu'il est Peter Schwiefert, né à Berlin le 5 janvier 1917. Ce rassemblement se fera au prix de ses ailes « L'Oiseau n'a plus d'ailes... » confesse-t-il à sa mère dans sa dernière lettre avant de mourir. Il aura accepté de n'avoir plus d'ailes, tandis que la Puissance, l'Argent, l'Or-

gueil s'enfouissaient le groin dans la mort, et le sang, et la cendre.

Aujourd'hui, en 1974, nous n'avons pas encore fini de tenter de rejoindre Peter. Il irradie dans une autre humanité, du côté de l'intact, dans l'espace où s'assemblent ceux qui sont venus parmi nous afin que l'homme demeure. Il aurait été un écrivain admirable. Ses quelques lettres rescapées par miracle signalent un être exemplaire. C'était son destin. Il aura témoigné de l'identité, de la distinction. Il sera mort d'avoir été, *d'être*.

FERNAND OUELLETTE